





Claude Cognard.

Sexe, Magouilles et harcèlements.

*Bunga-bunga*





Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-227-0669-8**

© Prénom Claude Cognard

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du  
contenu de ce livre.



Je suis mort !

Banal me direz-vous, car si l'on comptait tous ceux qui sont décédés depuis l'origine de l'homme, il y a de fortes chances qu'ils soient plus nombreux que les vivants, non ? Enfin passons, je vous propose que nous les comptabilisions un jour, ensemble !

Vous avez tous vu « American Beauty », lorsque au début du film, Lester Burnham survole son quartier. Voilà, je lui ressemble, mais je survole la planète entière, parfois, je reprends mon souffle, si j'ose dire et je me contente de poser un pied, sur les montagnes les plus hautes, du Mont Blanc, de L'Himalaya, avec une préférence très nette, pour le mont Kilimandjaro.

De mon vivant, j'ai toujours prétendu pouvoir faire mieux que les autres... maintenant, je vois la vie avec plus de recul... Je vous laisse juger, tiens !

Je m'appelle Ricardo Dipatalo, pardon, je m'appelais Ricardo Dipatalo, un nom qui amusait mes camarades à l'école ; Dix pâtes à l'eau ! Trop facile !

Je suis né en Argentine d'où à l'âge de cinq ans, j'ai immigré vers la France où mes parents espéraient une meilleure vie. Ils ont sacrifié le bonheur et la liberté de la pampa pour les houillères Françaises, mon père comme mineur et ma mère comme femme de ménage à la direction centrale des Charbonnages.

Je me garde de critiquer les choix de mes parents, ils ne sont pas les seuls qui, pour l'illusion du mieux, ont sacrifié leur bien-être naturel.

Maintenant que je suis mort, c'est facile pour moi de jouer le donneur de leçons de moral, mais il y a des évidences qui s'imposent d'elles-mêmes. Par exemple, il y a ceux qui toute leur vie vont chercher à paraître ce qu'ils ne sont pas et ceux qui sont ce qu'ils ne cherchent

pas à paraître. L'urgence était de changer nos aspects, nos carrures, nos allures, de nous fondre dans la masse et devenir très vite des Français. Tiens, un exemple simple, le prénom Ricardo ne sonnait pas assez bien pour les immigrés que nous étions et j'ai dû m'habituer à Richard. Les gens sont fous ! Moi, je préfèrai Ricardo et d'ailleurs ma mère aussi puisqu'elle l'utilisera toujours, au moins lorsque nous étions seulement entre nous... Elle, mon père, mon frère et moi !

Il y a toujours eu et il y aura toujours le monde dans lequel nous vivions concrètement, réellement, et le monde que nous imaginions, en d'autres mots, pour nous, le monde de ma famille Argentine, notre tribu à laquelle faute d'argent, nous ne rendrons visite qu'une fois, adulte. Cette dualité entre le concept d'un monde bien concret, la France et l'idée d'un monde lointain, latent, parallèle, l'Argentine, a toujours occupé mon esprit. Tout cela n'a jamais été clair, pas plus clair que les sentiments de mes parents à mon égard. À croire qu'ils avaient immigré en

laissant derrière eux, un pays, mais aussi tout ce qui relevait de l'affectif, du profond, de l'amour.

Il y a cinquante ans déjà, que nous sommes arrivés dans l'hexagone, là où l'on avait besoin de main-d'œuvre et de sueur pour exploiter les mines de charbon. J'ai été élevé au martinet par ma mère et mon caractère a été façonné, à la ceinture de cuir par mon père, alors que David mon frère a, quant à lui, bénéficié de douceurs infinies et de tendresses illimitées de la part du couple parental. Les souvenirs ne sont parfois que des caricatures de réalité, des masques placés devant nos rêves. J'exagère probablement, car la vie de mon frère n'a pas été tellement plus rose que la mienne. Quant au formatage éducationnel de l'un et de l'autre, il a été semblable sur beaucoup de points. Mes souvenirs trop nombreux de mon enfance et de ma jeunesse ne reposent sur aucune certitude, exceptée peut-être la conviction d'un esprit trop fertile prêt à toutes les inventions qui pouvaient servir à construire un ego en devenir et en souffrance.

Chez les Dipatalo, vous l'avez compris, l'amour était un sentiment refoulé, banni, interdit même et pour survivre affectivement, l'urgence était d'apprendre à ne pas aimer, parce qu'aimer c'était exposer aux yeux de la communauté, ce qu'il y avait de plus faible en soi. Intolérable ! À la maison, où la langue restait l'espagnol, le Français lui, était considéré comme la langue du luxe, des patrons, des nantis. Intuitivement, notre objectif, à mon frère et à moi, a été d'en posséder rapidement la maîtrise.

Alors que ma mère nous habillait de façon absolument identique, nous coiffait de la même façon et qu'elle faisait tout pour que nous soyons interchangeables, nous n'avions qu'une idée, nous distinguer de nos parents, et intuitivement nous avons commencé à leur échapper, grâce au langage, grâce aux mots, comme si les paroles allaient avoir le pouvoir de nous rendre la liberté que notre mère trop présente et trop protectrice nous confisquait.

À la maison, la distraction, pendant les soirées sans télévision, consistait à écouter une radio nasillarde en français à laquelle, les adultes ne comprenaient pas grand-chose.

Diego, mon père malgré sa douche sur son lieu de travail, rentrait à la maison, les yeux fardés à la poussière de la mine, les ongles recouverts des poudres d'anthracite. Au moment des repas, Papa happait bruyamment son potage comme dans les chansons de Brel et personne ici, même pas Maria, ma mère aurait pris le risque de le lui faire remarquer. Regroupés autour d'une table en Formica de couleur teck, de forme étonnamment carrée, mon frère et moi contemplions notre père comme un étranger, un intrus. Dans ces moments-là, nous éprouvions à son égard, l'ambiguïté d'émotions impalpables et de tabous teintés de respect sans fin et de reconnaissance illimitée.

Il était indiscutable que nous lui devions notre vie en premier lieu, le toit qui nous abritait, nos vêtements, sans oublier notre nourriture et sûrement le fait d'avoir une mère. Nous plaindre de manquer de quoi que ce soit, nous

aurait fait craindre d'être purement et simplement expulsés du foyer.

Chez nous, c'était le silence à table, le silence des mots et peut-être le silence des cœurs. Chaque membre de la famille se contentait d'observer l'autre sans lui exprimer le moindre détail qui aurait pu l'éclairer sur ce qui avait constitué son emploi du temps de la journée. Nous avions la même religion, celle du secret ! La vie consistait naturellement pour moi, en un jeu de devinettes dont l'objectif était d'imaginer ce que l'autre avait construit, fait, décidé... Je vivais cloîtré dans une bulle de solitude dont je sortais parfois pour faire des jeux de société face à ma mère et à mon frère. Notre père était un fantôme que n'avait de temps, ni pour nous, ni pour ma mère, d'ailleurs pour qui en avait-il ?

Les soirs, sans raison, à peine entré, qu'il nous envoyait au lit alors que soleil n'était même pas couché. Ma mère avait une fonction exécutive, elle se contentait de faire appliquer les ordres paternels et surtout à justifier abusivement son despotisme...

Le monde apparut très rapidement comme une pantomime où chacun jouait un rôle et où les plus malins étaient ceux qui comprenaient les mécanismes psychologiques qui conduisaient les autres à agir d'une façon plutôt que d'une autre. Il fallait être travailleur, il fallait être rusé, il fallait être curieux en tout et pour tout...

Notre appartement donnait sur une ruelle peu passante. Joannès, le voisin d'en face, un vieux garçon, passait ses journées à tricoter comme une vieille femme sans autre but existentiel, et exhibait son sexe aux femmes de passage dans le quartier. Dans notre groupe familial, le sexe était tabou. Notre mère nous présenta cet homme comme un célibataire non recommandable, un malade qui était la risée de tout le quartier. Elle nous menaça clairement de castration, si d'aventure, nous nous mettions en tête de montrer notre propre appendice sexuel, idée qui ne nous avait même pas effleuré l'esprit. Je compris que ma verge était en danger et que ma mère serait la première pour me castrer si je n'agissais pas